

# *Schöffling & Co.*

## **foreign rights**

author Simon Urban  
title PLAN D  
original title PLAN D  
© 2011 by Schöffling & Co.

## **French sample translation**

translated by Brice Germain  
copyright for the translation Brice Germain

contact Schöffling & Co.  
Verlagsbuchhandlung GmbH  
Foreign Rights  
Kaiserstraße 79  
60329 Frankfurt am Main  
Germany

[www.schoeffling.de](http://www.schoeffling.de)

**Mercredi 19 octobre 2011**

**I**

Wegener ouvrit la fermeture Éclair de son pantalon en velours côtelé, sortit son pénis avec deux doigts et se détendit. Pendant quelques secondes rien ne se passa, puis l'urine chaude crépita sur les feuilles mortes, toujours par giclées, un jet s'épuisait, puis venait le suivant qui jaillissait en un arc fumant et faiblissait à nouveau, remplacé par le prochain. Wegener se tenait les jambes écartées, comptait en même temps : le jet se forma dix fois, onze fois, douze fois, diminua et dépérit, brusquement interrompu ; il ne tomba plus que quelques gouttes.

Qui s'éloigne de la scène de crime doit au moins veiller à ne pas revenir avec des chaussures couvertes de pisse, disait toujours Früchtl, qui pourtant n'y parvenait jamais, et s'il n'avait rien dit avant, personne n'aurait ensuite prêté attention à ses chaussures.

Wegener redressa la tête. Contempla la nuit. Le revêtement métallique du pipe-line étincelait au clair de lune, ligne argentée qui se perdait de part et d'autre entre les arbres. Cette ligne continuerait de briller si on la suivait, si on restait toujours à la même distance du conduit et si le clair de lune se reflétait sur la tôle selon le même angle, à travers un labyrinthe flou de chênes et de piliers de béton, surplombant durant des kilomètres le sol recouvert de feuilles craquantes jusqu'à la frontière entre les deux secteurs.

Ce tuyau continue d'éclairer la voie vers l'Ouest, pensa Wegener, ce tuyau est le gros fil d'Ariane du socialisme. Et il ne put réprimer un sourire. S'ils entendaient cela au-dessus de lui, ils dodelineraient de la tête et diraient : à première vue peut-être, mais celui qui regarde plus attentivement se rend évidemment compte que ce tuyau éclaire bien davantage la voie vers l'Est, vers le cœur de l'Union Socialiste, jusqu'en Oural, et même jusqu'en Sibérie, c'est pourtant une différence fondamentale, seul le gaz va en direction de l'Ouest finalement, rien d'autre.

Wegener secoua son pénis, le rentra dans son pantalon, referma la fermeture Éclair. Au plus profond de la forêt, les projecteurs de la police scientifique flamboyèrent, des taches étincelantes éparses à travers les troncs d'arbres, qui se multiplièrent et se rassemblèrent bientôt pour former une énorme tache vers laquelle il se dirigeait à présent, presque aveuglé, comme vers la lueur à la fin d'un tunnel obscur, trébuchant sur les branches et les buissons, jusqu'à ce qu'il fasse assez clair pour jeter un œil à ses chaussures : deux taches sur la droite, une sur la gauche.

Lienecke et ses hommes avaient installé huit spots, quatre de chaque côté du pipe-line, qui n'avait à présent plus de reflets argentés mais paraissait couvert de taches et de mousse, le plus grand des nombreux canaux d'alimentation usés que l'Allemagne de l'Est découpait en bandes de plus en plus fines. Cela faisait longtemps déjà que, derrière le ruban de sécurité de la police flottant au vent, le représentant du ministère de l'Énergie et ses agents de sûreté restaient figés comme des badauds pétrifiés d'ennui. À côté d'eux le générateur bourdonnait sur son support, des câbles rouges montaient en haut de la colline en serpentant au milieu des feuilles comme des traces de sang séché. Lienecke distribuait des sacs poubelle par cartons. Ses assistants se mirent à ratisser les feuilles et à les verser dans les sacs avec une véritable minutie de fourmi, comme si le bureau politique venait de décréter l'interdiction des feuilles mortes avec effet immédiat. Comme chaque fois qu'il voyait travailler Lienecke et ses hommes, plongeant, grim pant, creusant, décollant, raclant, empaquetant, classant, époussetant, grattant, Wegener était heureux de n'avoir rien à faire avec de tels puzzles, de pouvoir se reposer sur ces gars qui s'étaient rendu compte à temps que le bonheur et le malheur dépendaient d'une goutte de sueur, de sperme ou d'urine sur la chaussure, et qu'une patience inépuisable était un don rare avec lequel on pouvait aller loin, surtout en République Démocratique Allemande.

Pas un assistant ne parlait durant le travail. Même Lienecke ne disait rien. Seuls le générateur bourdonnait et les feuilles bruissaient. Une branche craquait de temps à autre. Les six hommes dans leurs combinaisons intégrales blanches qui fouillaient méthodiquement évoquaient chez Wegener d'étranges animaux apprivoisés, plongés dans

une recherche de nourriture aussi laborieuse que vaine. Cette espèce de chercheurs d'empreintes comprenait des signes invisibles, délimitait son territoire par télépathie, possédait une chorégraphie secrète, progressait sur le sol de la forêt, les jambes raides, comme une population de cigognes albinos léthargiques, dans un ralenti synchronisé, tous en rang, un pas par minute. Wegener se tourna vers les deux agents en uniforme qui fumaient, appuyés sur leur Phobos, absolument indifférents au lent ballet de Lienecke. Les membres de la police du peuple fixaient l'obscurité, enviaient probablement leurs collègues partis au poste depuis déjà plus d'une heure avec le chasseur et ses deux clebs pleins de bave, tiraient sur des mégots tordus, leurs nez telles des cheminées inversées qui soufflaient la fumée vers le bas – mais celle-ci ne se laissait pas abuser et remontait invariablement.

Wegener s'accroupit. Saisit des feuilles mortes. Cela faisait des jours qu'il n'avait pas plu ici. Peut-être même des semaines. Les ramasseurs de feuilles ne pouvaient guère s'attendre à trouver des traces de pneu, et encore moins de pas. Il ne restait plus que l'éternel espoir de chewing-gums crachés machinalement, de marques de peinture sur l'écorce de chênes, de bouts de papier qui auraient glissé à travers des trous dans les poches de pantalons. Wegener se releva et s'adossa à un tronc d'arbre. La montre à son poignet indiquait neuf heures et quart. Avec de la chance on plierait bagage vers onze heures. Avec de la poisse, ce serait plutôt entre une et deux heures.

Le commissaire est méfiant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, disait Früchtl, et le commissaire méfiant reste jusqu'au bout. Le commissaire méfiant se méfie des collègues, de la police scientifique et de la victime de meurtre parce qu'il est le numéro 1 de tous les méfiants. Le commissaire méfiant se méfie en premier lieu de lui-même. Tu ne peux avoir confiance qu'en Dieu, disait Früchtl, et, chez nous, même pas en lui.

La troupe de Lienecke s'avavançait à présent lentement vers le pipe-line. Des sacs pleins à craquer s'entassaient près du générateur. Le sol nu de la forêt était une peau brune et ridée, pleine de trous et de réseaux de racines, mais sans chewing-gum ni bout de papier. Lienecke leva la main droite. Ses hommes hochèrent la tête. Voilà les images qui tourneront

dans ma tête comme dans la roue d'un hamster quand j'aurai quatre-vingt-dix ans, pensa Wegener, telle une boucle sans fin, dans le lit de ma maison de retraite, même si mes dernières synapses sont grillées et que des filets de bave gouttent sur mes draps. Tandis que d'autres sont torturés dans leur delirium par leurs genêts, leurs kässler rôtis et les pauvres diables de la Jeunesse Libre Allemande, moi je vois deux Vopos<sup>1</sup> fumant en face d'une île de feuilles illuminée sur laquelle le comité local du Ku Klux Klan de Köpenick danse au ralenti, marche les jambes raides, dans un bruissement, tandis qu'un mort se balance en arrière-plan. Et l'infirmière dit : mais, Monsieur Wegener ! et elle passe sa main gantée sur mes derniers cheveux gris, presque tendrement, comme si cette main n'était pas du tout couverte d'un gant, cela fait déjà bien longtemps que c'est fini, Monsieur Wegener, c'est du passé, votre forêt, votre île de feuilles, votre ballet, votre mort, les gros Vopos, le représentant du ministère de l'Énergie. C'est derrière vous maintenant, à l'époque ça a joué un rôle dans votre vie l'espace de sept ou dix jours, peut-être même un rôle majeur, mais plus jamais ensuite, non, jamais plus. Wegener sentit la fatigue s'emparer brusquement de lui. Il la sentit l'envelopper d'un voile ouateux, d'un matelas de mousse aussi épais qu'une bordure de trottoir, feutrant tout, engloutissant tout. Son vœu le plus cher à cet instant était de se glisser le long du tronc rugueux dans les feuilles mortes, de se pelotonner dans un frémissement et de prier Lienecke d'éteindre les lampes, très vite, toutes les huit.

Un des Vopos grogna.

Wegener se retourna.

Deux points lumineux scintillaient au loin sur le chemin forestier et s'approchaient lentement.

Lienecke leva le nez, hocha la tête, baissa à nouveau les yeux.

Ses assistants cessèrent de jouer dans la terre et changèrent l'angle des projecteurs avants. Les faisceaux lumineux se déplacèrent par à-coups, les uns après les autres, en direction du pipe-line, illuminèrent un morne théâtre en plein air, le spectacle pouvait commencer. On pouvait voir à

---

<sup>1</sup> Les Vopos désignent les agents de la Volkspolizei, la police du peuple.

présent l'étincelante Phobos Prius allongée. Sa calandre ovale scintillait. Au-dessus de la voiture, le cadavre brillait soudain à son tour. Découpé dans l'ombre de la conduite de gaz, il apparaissait à présent de manière crue sur un fond noir forêt, telle une marionnette flasque, suspendue à un fil unique. Ce mort nous tourne à tous le dos, pensa Wegener, bien sûr il est pendu au bout d'une corde mais ce n'est pas pour autant qu'il veut que la police s'occupe de lui. Son secret lui appartient. Aucune envie d'avoir affaire à des Vopos accros à la nicotine, aux robots de Lienecke ramasseurs de feuilles mortes, à un enquêteur épuisé. Personne ici ne prête attention à son voisin. Chacun ici fait son boulot bien défini : rester pendu, fumer, regarder, chercher. L'espace d'une seconde, Wegener fut à nouveau conscient de ce sentiment bizarre que toute scène de crime apportait avec elle, ce rapport irréel entre temps arrêté et actes automatisés, la métamorphose d'un homme en objet, la société arbitraire, imposée, à laquelle aucune des personnes présentes n'avait jamais prêté le moindre intérêt. Le hasard qui conduit l'un à se pendre et les autres à fouiller dans la terre, et qui aurait tout aussi bien pu faire le contraire. Dans la configuration actuelle, je suis capitaine de la police du peuple, pensa Wegener, et le vieux décharné pendu avec le manteau hors de prix, la cravate de soie, la montre en or et les lacets noués les uns aux autres est la victime. Soixante-quinze, quatre-vingts années de vie finissent sous la route principale du Nord, au bord du Müggelsee, pour je ne sais quelle raison, et déjà l'éternel cirque reprend depuis le début, la fabrique de l'enquête, les questions, les mensonges, les intuitions, il n'y a jamais que cinq réponses possibles : mort de cause naturelle, accident, suicide, homicide volontaire, assassinat, aucune conclusion ne nous apporte davantage qu'une autre, tout résultat arrive toujours trop tard, il satisfait tout au plus l'ambition des officiers et la douleur des parents, il reste insignifiant.

Entre temps, les points lumineux vacillant sur le chemin forestier étaient devenus deux phares, qui descendaient à présent la légère côte, traversèrent le vallon, décrivirent une courbe et éblouirent l'assistance. Le tuyau d'échappement gémissait, une Wartburg Aktivist, pensa Wegener, vieille mais bien entretenue. La voiture stoppa à côté du générateur. Le

gémissement se tut. La délégation ministérielle regardait, bouche bée. Deux nageoires de queue en aluminium scintillaient, un nuage d'huile de colza se soulevait derrière elle, accompagné de l'éternelle puanteur de friture surchauffée, puis les phares s'éteignirent, l'éclairage intérieur s'alluma, un homme blond fouilla dans son sac, y saisit quelque chose, ouvrit la portière de la voiture, en descendit, salua les curieux, verrouilla la portière, se dirigea vers Wegener.

« Docteur Sascha Jocz, dit l'homme blond, qui semblait à bout de souffle, médecine légale de Mitte, en service.

- Martin Wegener, police judiciaire de Köpenick », répondit Wegener, et il supporta patiemment une poignée de main longue et douloureuse.

« Lieutenant-colonel Wegener ?

- Capitaine, docteur. »

Le docteur ne souriait pas quand il broyait des mains inconnues au travail, alors Wegener ne sourit pas non plus. Jocz le libéra et observa le pipe-line, le mort, la Prius scintillante, les sacs de feuilles. Son regard parcourut la scène de droite à gauche puis de gauche à droite. Scannée, pensa Wegener. Jocz se retourna, regagna sa Wartburg à grands pas, ouvrit son coffre d'un geste saccadé, en sortit une grande mallette métallique d'un geste saccadé, referma son coffre d'un geste saccadé, examina sa coiffure dans le reflet de la lunette arrière, passa avec tendresse la main sur sa raie. Il est presque exclusivement constitué d'arêtes, se dit Wegener, un crâne saillant avec un menton saillant. En-dessous, des épaules saillantes. Dans le pantalon, probablement des jambes comme des poutres en acier. Des barres musclées faites spécialement pour une démarche militaire.

« Qui pétarade si tard à travers la nuit et le vent<sup>2</sup> ? » Lienecke passa par-dessous le ruban de sécurité.

« C'est qu'il est érudit en plus, le collègue. » Jocz tendit la main à Lienecke, chacun serra celle de l'autre sans sourciller.

« Eh, Ulf.

- Salut, Sascha. »

Wegener se demanda qui pressait le plus fort, d'Ulf ou de Sascha.

« Le démarreur ? » Lienecke libéra sa main et s'en servit pour se gratter la tête. Le médecin légiste avait gagné.

- Ils n'arrivent pas à le réparer. En tout cas pas avec la série de production de cet hiver. Et c'est déjà le deuxième cette année. Le pignon va casser, c'est sûr.

- Ça coûte combien, un démarreur pour une Wartburg ?

- Beaucoup trop. Mais pour la nouvelle Agitator, tout est différent, paraît-il. » Jocz laissa sa mallette s'ouvrir brusquement et en sortit une combinaison protectrice blanche.

« Vous connaissez quelqu'un qui conduit une Agitator ? » demanda Wegener, qui leva les yeux au ciel. Un vent violent faisait bouger les cimes des arbres. La forêt entière se mit à bruire.

« Je connais même quelqu'un qui conduit une Phobos Datscha.

- Moi aussi, dit Lienecke, Achtung Krenz. »

Jocz eut un rictus saillant et sauta dans son costume.

« Qu'espérez-vous des consultations sur le gaz avec l'Allemagne de l'Ouest, capitaine ? Ma mère dit toujours que tous les hommes politiques sont des criminels. Le petit doigt d'un agent de la criminelle doit en savoir long à ce sujet.

- Madame votre mère est probablement dans le vrai, dit Wegener. Une chose est sûre, personne n'est arrêté au bout du compte.

- Vous avez bien raison. Aucun d'eux ne sera arrêté.

- À Weimar, Lafontaine va se remplir la panse de saucisses de Thuringe, dit Lienecke, pendant ce temps-là ils négocieront le prix du gaz pendant une douzaine d'heures puis il repartira. Dans sa VW Phaeton avec un siège chauffant intégré et un démarreur en état de marche.

- Douze heures, ce ne sera pas assez. » Wegener regarda le mort, que le vent berçait légèrement à présent. Le souffle dans les cimes s'était intensifié. Un mugissement de l'océan dans les airs. Des feuilles planaient à travers la lumière des projecteurs comme de grands flocons de neige

---

<sup>2</sup> Lienecke détourne le premier vers du célèbre poème de Goethe, *Erlkönig* (Le Roi des Aulnes) : *Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ? (Qui chevauche si tard, à travers la nuit et le vent ?)*



dorés. « Qui peut engloutir le plus de saucisses ? Lafontaine ou Achtung Krenz ?

- Regarde un peu Achtung, le marsupial. À un concours de bouffeurs de saucisses, il écrase tout le monde.

- Là, tu prends six mois, Sascha.

- J'ai dit marsupial, pas sac de graisse. Marsupial, ça me vaut seulement trois mois. »

Wegener se retourna et plongea son regard dans l'obscurité ; il eut soudain la sensation qu'il y avait encore quelqu'un là, une personne qui le surveillait, qui observait tout. Qui était adossé au tronc d'un chêne, avec des lunettes de vision nocturne et un microphone directionnel. Qui pouvait rapporter beaucoup de choses sur le peu qui s'était passé ici au cours des dernières heures, et qui ne souhaitait plus qu'une chose : que cette équipe de recherche en finisse enfin avec cette absurde chasse aux indices qui n'existaient pas, car ils avaient disparu depuis longtemps. Afin que l'observateur des observateurs puisse enfin rentrer à la maison, lui aussi.

Je peux vous sentir, pensa Wegener, vous, les indics, derrière vos buissons, vos murs et vos mascarades, s'il y a une chose à laquelle je peux me fier, c'est bien mon nez. Je sens votre puanteur, mes frères, venir des greniers, des caves, de l'arrière des bennes à ordures, je flaire vos mégots de cigarettes, vos micros cachés, vos téléobjectifs, votre arrogance – elle par-dessus tout.

Wegener continuait de scruter l'obscurité.

Lienecke et le médecin légiste aux traits anguleux le regardèrent.

Personne ne dit rien.

Le bruissement des feuilles et le bourdonnement du générateur, et rien d'autre.

La personne qui s'était tenue là, quelle qu'elle fût, s'éloignait maintenant, sans faire de bruit, sans être vue. Ce serait le moment de botter le cul des Vopos, pensa Wegener, de courir dans le sentier forestier avec des lampes de poche jusqu'à ce que, peut-être, l'ombre fugitive s'échappe d'un tronc d'arbre, on ne l'attraperait jamais de toute façon mais on saurait au moins qu'elle existait réellement. Un des hommes de

Lienecke cria quelque chose, se pencha, s'agenouilla dans les feuilles. Lienecke chaussa ses lunettes et enjamba le ruban flottant.

« La forêt allemande, dit Jocz, est une source de joie jusqu'à ce qu'on doive la retourner à la recherche d'empreintes digitales. »

Wegener s'approcha du ruban de sécurité. « Ça ne vous dérange pas si je regarde votre travail de près ?

- C'est Josef Früchtl qui vous a appris ça ?

- Par chance.

- Alors je ne peux pas vous dire non.

- Non, dit Wegener, vous ne pouvez pas. »

Jocz tira sur sa combinaison protectrice. « Il y en a encore une dans le coffre. »

Ce fut au tour à présent des quatre projecteurs de l'autre côté du pipeline d'être réorientés. Le mort pendait soudain en plein contre-jour, le conduit était un boudin crasseux fait de tôle pliée, de soudures et d'énormes écrous. Des papillons effrayés tournoyaient au milieu de cette lumière claire comme le jour, une dernière fois en vie, demain l'automne froid viendra vous chercher sur vos branches dans votre sommeil, pensa Wegener, et il enfila sa combinaison en plastique bien trop grande. Les Vopos se détournèrent, continuèrent à fumer dans l'obscurité.

Jocz attendait devant le ruban de sécurité. La vue d'un capitaine enveloppé dans du film alimentaire rendit le visage anguleux un peu plus rond. Jocz avança à grandes enjambées, Wegener le suivit sur le sol nettoyé, décrivant un demi-cercle autour du pilier en béton droit du pipeline. Chaque pas permettait de voir un peu plus le pendu qui se tournait maintenant vers ses visiteurs d'un air hésitant, jusqu'à ce qu'il finisse par montrer un visage de cire ridé, un nez aquilin tordu, des sourcils broussailleux, une barbiche blanche. Jocz se plaça face au mort et l'éclaira centimètre par centimètre à la lampe de poche. Retroussa les jambes du pantalon et examina les mollets blêmes et poilus. Pressa son pouce ganté sur la chair livide. Photographia les mains légèrement recourbées, les ongles à la couleur altérée, les poignets. Observa les chaussures déformées par l'usure avec leurs lacets noués entre eux, les photographia et ne dit pas un mot. Ses mouvements n'avaient plus rien de

saccadé. Il se glissa comme un chat autour du corps amorphe, prit des notes, monta sur une échelle, palpa l'occiput du cadavre, les cheveux gris et le visage étonné, éclaira les yeux morts et redescendit.

Wegener regardait. Lorsque Joczicz eut fini, les silhouettes des deux Vopos étaient assises sans bouger dans la voiture, les têtes sur leurs poitrines. La délégation ministérielle discutait. Les hommes de Lienecke avaient débarrassé de toutes ses feuilles la zone protégée et délimitée. L'un d'eux chargea les sacs sur deux remorques couvertes, les autres s'enfoncèrent dans la forêt avec des projecteurs à main, au-delà de la limite fixée par le ruban flottant au vent. Des lucioles géantes ivres, qui ne trouveraient rien tant qu'elles ne devraient rien trouver.

« Je vous en prie. » Joczicz avait adopté son ton le plus affable.

Wegener tenta malgré la fatigue d'afficher une mine intéressée.

« Vous teniez à être de la partie. » Joczicz poussa l'échelle double plus près du pipe-line, monta sur la rangée de degrés de droite et l'invita d'un geste de la main à le suivre du côté gauche. Wegener tira des gants de la poche de sa combinaison protectrice, les enfila, examina la stabilité de l'échelle.

« Il n'y a rien à craindre, cria Joczicz tout en haut.

- Le commissaire méfiant vérifie l'échelle », dit Wegener, surtout pour lui-même, puis il grimpa jusqu'à ce que le dos et la nuque du mort soient à quarante centimètres de son visage. Il pouvait voir à présent la boucle sombre que le nœud coulant creusait dans le long cou. En-dessous stationnait la Phobos Prius, comme un corbillard commandé trop tôt. Deux creux dans le toit noir.

Joczicz jeta un regard par-dessus l'épaule du pendu, ses mains tâtonnaient, les doigts en latex grimpèrent le long de la corde tendue, formèrent un poing et tirèrent un coup bref et puissant.

Wegener plongea ses yeux dans ceux de Joczicz. Joczicz soutint son regard.

« Une exécution, dit Wegener.

- Ça y ressemble, répliqua Joczicz.

- Ou une mise en scène d'exécution.

- Ça aussi, c'est possible.

- Quand ?

- Il y a environ quarante-huit heures, répondit Jocz. Plutôt moins. Mort causée non par strangulation mais par rupture de la nuque. On l'a installé debout sur le toit de la voiture et on a mis les gaz, une chute d'un mètre cinquante, mort sur le coup.

- Ok.

- Des lacets noués entre eux et un nœud de pendu à huit tours, Monsieur Wegener. De fortes probabilités de plonger dans la merde jusqu'au cou.

- Ça ne m'a pas échappé.

- Et les fringues font penser à un bonze.

- Définitivement. »

Jocz se passa la main dans les cheveux. Un bout de papier jaune qui s'était emmêlé dans sa raie plana jusqu'en bas. Wegener remarqua que le cadavre sentait. La sueur, le marais humide et la décomposition naissante.

« Qu'est-ce que vous faites maintenant ? »

Wegener s'agrippa des deux mains aux montants froids de l'échelle.  
« Enquêter. Je suis enquêteur après tout.

- Un enquêteur qui ne peut arrêter personne.

- Ça ne fait rien, personne n'est jamais arrêté de toute façon », dit Wegener, et il descendit lentement de l'échelle.

This excerpt is presented for informational purposes only  
– any use or copying for commercial purposes is strictly  
prohibited.

For further information on international rights for this  
title please contact:

Schöffling & Co.  
Foreign Rights  
Kaiserstrasse 79  
60329 Frankfurt am Main  
Germany

phone: +49 69 92 07 87 16  
fax: +49 69 92 07 87 20

[www.schoeffling.de/content/foreignrights/news-start.html](http://www.schoeffling.de/content/foreignrights/news-start.html)